

La reine est morte. Elle gît sur la planche d'envol, frêle et fragile, les membres recroquevillés le long du corps. Son abdomen oblong et sa taille nettement supérieure à celle des ouvrières suffisent à la désigner comme l'abeille mère, sans compter

JOHANNA SINISALO

Le sang des fleurs

roman traduit du finnois par Anne Colin du Terrail

la petite tache de couleur de son dos : je l'ai marquée de jaune l'année dernière, au moment de son arrivée. Bien trop jeune pour mourir. Et d'ailleurs, que faisait-elle dehors ?

ACTES SUD

Extrait de la publication

“LETTRES SCANDINAVES”
série dirigée par Hege Roel-Rousson

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

Nous sommes en 2025. Le syndrome d’effondrement des colonies d’abeilles, énigme écologique apparue en 2006, s’est considérablement aggravé, au point que la plupart des pays – et les États-Unis en première ligne – doivent faire face à une grave crise agricole. Orvo, directeur d’une entreprise de pompes funèbres et apiculteur amateur, ébranlé par une tragédie familiale récente, voit ses ruches atteintes : deux d’entre elles ont été désertées. La Finlande – jusque-là épargnée – est-elle à son tour gagnée par la catastrophe ? Très préoccupé par ce phénomène, Orvo tombe par hasard sur un étrange accès vers une sorte de dimension parallèle d’où l’homme semble absent. Orvo a beau mettre en question sa propre lucidité, son instinct lui dit que sa découverte pourrait avoir un lien avec le mystère des disparitions récentes d’abeilles. Et un espoir naît en lui : l’abeille étant considérée dans de nombreuses civilisations comme capable de circuler entre le monde de la vie et celui de la mort, c’est peut-être à travers elle qu’il pourra enfin retrouver son fils perdu...

Écologique, engagé, savamment agencé, aux lisières du fantastique et de la science-fiction, le nouveau roman de Johanna Sinisalo a cette force poétique qui avait fait le succès de *Jamais avant le coucher du soleil*.

JOHANNA SINISALO

Née en 1958, à Sodankylä, en Laponie finlandaise, Johanna Sinisalo s'est imposée sur la scène littéraire avec Jamais avant le coucher du soleil (Actes Sud, 2003), pour lequel elle s'est vu décerner le prestigieux Finlandia Prize. En 2011, Actes Sud a également publié son roman Oiseau de malheur.

Johanna Sinisalo a par ailleurs écrit deux autres romans, des nouvelles, des livres pour la jeunesse, des pièces radiophoniques ou télévisuelles, ainsi que des bandes dessinées.

DU MÊME AUTEUR AUX ÉDITIONS ACTES SUD

JAMAIS AVANT LE COUCHER DU SOLEIL, 2003 ; Babel n° 679.

OISEAU DE MALHEUR, 2011.

Titre original :

Enkelten verta

Éditeur original :

Teos Publishers, Helsinki

© Johanna Sinisalo, 2011

publié avec l'accord de Johanna Sinisalo
& Elina Ahlback Literary Agency, Helsinki

© ACTES SUD, 2013

pour la traduction française
ISBN 978-2-330-02059-0

JOHANNA SINISALO

Le Sang des fleurs

roman traduit du finnois
par Anne Colin du Terrail

ACTES SUD

*L'abeille s'éleva de la terre, l'aile de miel prit
son essor,
Elle monta d'un vol léger, ailette vibrante elle
voleta,
Effleura l'orbe de la lune, frôla le disque du soleil,
Passa l'épaule de la Grande Ourse, longea l'échine
des sept étoiles,
Jusqu'au cellier du Créateur, à la chambre du
Tout-Puissant.*

*Kalevala,
chant XV.*

*Si l'abeille vient chez toi, offre-lui de la bière, car
un jour tu pourrais avoir besoin d'aller chez elle.*

Proverbe congolais.

0

JOUR ZÉRO

La reine est morte.

Elle gît sur la planche d'envol, frêle et fragile, les membres recroquevillés le long du corps.

Son abdomen oblong et sa taille nettement supérieure à celle des ouvrières suffisent à la désigner comme l'abeille mère, sans compter la petite tache de couleur de son dos : je l'ai marquée de jaune l'année dernière, au moment de son arrivée.

Bien trop jeune pour mourir.

Et d'ailleurs, que faisait-elle dehors ?

Je donne quelques coups d'enfumoir dans la ruche, mais aucune abeille n'en sort. Il n'est certes pas anormal qu'elles prennent leur temps, car elles sont repues et lourdes du miel qu'elles croient devoir sauver d'un incendie de forêt, mais il n'y a pas le moindre mouvement autour du trou de vol.

Mon cœur s'affole. Je lâche l'enfumoir pour prendre mon lève-cadre et ôter le couvercle de la ruche. Je le pose par terre et j'empile dessus les cadres que je retire un à un.

Les ouvrières ont disparu.

Envolées jusqu'à la dernière.

Seuls quelques individus à peine éclos rampent sur les rayons, désorientés par la lumière entrant soudain à flots par le toit.

Une poigne de fer me broie le bas-ventre.

Ce n'est pas possible. Pas *ici*.

Je prends délicatement la reine dans ma paume gantée. La ruche n'aurait dû avoir aucune raison d'en produire une nouvelle plus féconde. Il arrive que la vieille abeille mère soit tuée quand la colonie décide d'une relève de génération. Mais changer de souveraine n'implique absolument pas que la population déserte, laissant les lieux vides.

Un essaimage ? Non. Je l'aurais sûrement remarqué, si la ruche avait paru surpeuplée ou s'il y avait eu des larves dans les cellules royales. Et à supposer que l'ancienne reine soit partie en exil avec sa suite, laissant la place à sa remplaçante, l'activité serait restée plus ou moins inchangée, même avec, au début, une colonie plus jeune et moins nombreuse. La saison aussi est atypique, les essaimages se produisent plutôt dans la première moitié de l'été.

Je scrute malgré tout avec attention les arbres du voisinage, refusant de croire qu'il s'agisse de ce que je crains. Mais j'ai beau désespérément chercher, je ne vois sur aucune branche ou cime de sombre amas informe au contour vibrionnant.

Elles ont pourtant fui quelque part. Disparu comme par enchantement. Évaporées.

La reine repose au creux de mon gant, légère comme une poussière, mais en même temps si lourde que mon poignet en tremble. J'inspire un grand coup, je prends une pince clip, je la glisse dedans et

je la laisse tomber dans la poche de ma combinaison. Je vais peut-être devoir la faire analyser.

Je ne veux pas aller inspecter les autres ruches. Je n'ose pas, pas maintenant.

J'irai demain.

Je dois de toute façon sortir de celle-ci le reste des gâteaux de cire et les démieller. Quoi qu'il ait pu se produire, mieux vaut engranger la récolte.

Le soleil est déjà bas sur l'horizon, il ne sera bientôt plus qu'un reflet orangé derrière le rideau de sapins effrangé qui borde la prairie.

À la maison, j'allume ma console d'un clic de télécommande. Je n'ai pas voulu d'un de ces nouveaux modèles à reconnaissance vocale couvrant la moitié d'un mur ; un écran de la taille d'une petite fenêtre au bout de la table de ferme de la salle, là où se trouvait auparavant accrochée une tapisserie de haute laine, me suffit amplement. C'est Ari qui me l'a offerte, encore une fois sans me demander mon avis, sous prétexte de me faire un cadeau de Noël, à mon âge et avec mes moyens financiers, comme à un enfant gâté : pour satisfaire sa progéniture, il doit y avoir dans le paquet un objet à la mode, cher et inutile. Je ne pouvais quand même pas non plus refuser, même si elle paraissait surdimensionnée pour ma modeste métairie de deux pièces. Et maintenant, alors que mon œil s'y est enfin habitué, il en faudrait paraît-il déjà une neuve. Eero se moque gentiment de ma console, la traitant de Lada, et m'envoie des liens vers des modèles à haute résolution, totalement interactifs et d'une rapidité imbattable. Comme si les actualités, le courrier électronique, la gestion de mes comptes bancaires et ma commande d'épicerie

bihebdomadaire (et à l'occasion un vieux film) avaient besoin d'une technique aussi sophistiquée. Encore que je lise aussi de temps en temps sur ma console le blog d'Eero, un peu comme si je bavardais avec lui sans trop le déranger.

Ça lui va bien, d'ailleurs, de me tanner, lui qui ne voudrait pour rien au monde d'une console murale, même s'il pouvait l'avoir gratuitement. Il se promène avec son smartphone dans sa poche de poitrine et travaille sur un véritable ordinateur équipé de logiciels spécialisés, pas sur un terminal de loisirs. Quand il vient ici, il ne jette pas même un coup d'œil à mon écran, préférant rester assis dans un coin de la salle, son smartphone à la main, à traîner sur le Net ou à regarder des émissions de télévision ou des films comme s'il lisait un livre de poche.

Et justement, le premier message de la liste est d'Eero. Un banal salut confirmant qu'il est en vie, quelques nouvelles, mais ça fait toujours chaud au cœur. Et même une information importante : il a envoyé la facture de la mission de sous-traitance qui l'a occupé tout l'été, un système de feed-back pour le site Internet d'un fabricant de vélos électriques. Le paiement de son loyer est de nouveau assuré pour plusieurs mois.

Je suis fier de mon fils, mais aussi un peu mortifié. J'ai accepté qu'il déménage à Tampere "à l'essai", à condition que ses notes n'en souffrent pas et qu'il finance lui-même son logement. Je me disais qu'à dix-sept ans il reviendrait avec une rare célérité se réfugier chez son vieux papa, la queue entre les jambes, même si ça l'obligeait à une heure de trajet pour se rendre au lycée. Or non seulement ses résultats se sont améliorés – les épreuves du bac du

printemps prochain s'annoncent si bien que c'en est inquiétant –, mais il a réussi à trouver du travail. Il a d'abord fait la plonge et le ménage dans le restaurant végétarien d'un ami d'ami, puis ses contacts et ses compétences apparemment réelles en matière de réseaux informatiques lui ont assuré des jobs dans ce domaine. Je réponds brièvement à son message. Je ne peux m'empêcher de lui rappeler que le lycée va bientôt reprendre et que c'est ce qui doit passer avant tout le reste.

Le deuxième message provient d'un transporteur qui m'annonce que ma nouvelle combinaison, commandée à un fournisseur de matériel apicole, a été livrée au point multiservices du village – nouveau nom du bureau de poste. La société aurait certes pu acheminer le paquet jusqu'à ma porte par coursier, moyennant un supplément, mais aller le chercher ne me dérange pas. Ça me donne une excellente occasion de me rendre ailleurs que sur mon lieu de travail et de rencontrer des gens dans des circonstances normales.

La livraison aujourd'hui même de ma nouvelle combinaison est une coïncidence d'une noire et glaciale ironie : elle ne me servira pas à grand-chose si...

Chut, chut. Il fallait bien que j'en commande une. La vieille commençait à être si imprégnée de miel, malgré les lavages, que mon enfumoir et moi n'aurions bientôt plus été perçus par les abeilles que comme une masse de miel mouvante de quatre-vingts kilos devant être rapidement mise à l'abri d'un dangereux incendie de forêt.

D'un nouveau clic, je passe sur la chaîne infos. L'Amérique du Nord fait la une, comme tous les jours depuis déjà deux mois. La situation, qui n'en

finit plus d'être critique, a de nouveau dépassé les prévisions les plus pessimistes.

Il y a plus de dix ans, lors de la première vague de disparition d'abeilles, j'ai ressenti en lisant la presse plus d'inquiétude que je n'en avais jamais éprouvé enfant dans les années 1960, pendant la guerre froide. À l'époque, je restais éveillé la nuit dans mon lit à attendre qu'éclate un conflit atomique. Aujourd'hui, j'entends à nouveau le tic-tac de l'horloge du Jugement dernier.

Au moment du pic de désertion des ruches, en 2006, je suis tombé par hasard sur un vieil ami à qui j'en ai parlé, avant tout pour tenter d'alléger mon angoisse.

C'est bien sûr affreux, m'a-t-il répondu, mais je crois que j'arriverai quand même à vivre sans miel.

Sans miel.

Les émeutes de la faim qui se poursuivent partout aux États-Unis se sont étendues au Canada. Le gouvernement a une nouvelle fois rationné certaines denrées et, dans plusieurs États – avant tout ceux qui ne produisent pas localement assez de pommes de terre –, on a commencé à distribuer dans les écoles du “ketchup vitaminé”, en complément de la bouillie de maïs et des pâtes, afin de pallier l'apparition de maladies par carence. On est pourtant loin du vrai ketchup, car il n'y a quasiment plus de tomates.

Les prix des produits alimentaires a quadruplé en un rien de temps. Il y a peu, la classe moyenne américaine parvenait encore tout juste à régler crédits immobiliers, factures d'essence, soins de santé et frais de scolarité. Maintenant, elle n'a même plus de quoi manger.

Jadis premier exportateur mondial de céréales, le pays ne récolte plus qu'à peine de quoi nourrir sa propre population et le déficit de sa balance commerciale s'est vertigineusement creusé. Son crédit international est en lambeaux. La hausse des prix alimentaires fait galoper l'inflation. Les banques européennes et le Fonds monétaire international ont uni leurs efforts pour tenter d'amortir au moins un peu les effets de la crise américaine et éviter l'effondrement complet de l'économie mondiale, déjà fortement ébranlée. Le cours du dollar est sous perfusion, dans l'attente d'une "normalisation de la situation".

Le naufrage total de la Californie ne vient qu'en deuxième position, car il s'agit de la reprise d'informations déjà connues. Mais c'est là que le désastre est le plus complet.

Des hordes de réfugiés tentent de gagner non seulement l'Oregon, l'Arizona et le Nevada, mais aussi le Mexique, où l'on se félicite pour une fois des clôtures de barbelés et des miradors construits le long de la frontière par les États-Unis – ils sont maintenant bien utiles face aux producteurs de fruits affaiblis et désespérés prêts à accepter n'importe quel travail, faire le ménage, entretenir les piscines, garder les enfants ou transporter de la drogue.

On cherche des coupables. Le présentateur du journal télévisé rappelle qu'en 2004 le gouvernement de George W. Bush – profitant de la focalisation de l'attention des médias sur l'élection présidentielle à venir et la guerre en Irak – a relevé les "seuils de tolérance" des pesticides. La presse, occupée ailleurs, ne s'est pas saisie de l'affaire, et ni le grand public ni les apiculteurs n'en ont rien su.

Les producteurs de fruits étaient sûrement au courant de l'efficacité nouvelle de ces poisons et se sont frotté les mains. Mais personne ne sait si la disparition des abeilles est due à leur toxicité accrue ou à tout autre chose.

Le coupable doit être identifié. Il faut que quelqu'un paie. Quand les arbres ne donnent plus de fruits, l'argent ne rentre plus.

Une irréductible foule en furie de propriétaires de vergers californiens fait maintenant le siège de la Maison Blanche. *WHO KILLED THE COUNTRY?* semble être le slogan préféré des porteurs de pancartes. J'aperçois aussi une tentative de jeu de mots : "*CCCP did not get us on our knees – CCC did.*" Une émeute semble se dérouler hors champ, car j'entends des bruits isolés qui ne peuvent être que des coups de feu.

Suit un bout de documentaire sur la Californie.

Avant que la CCC ne frappe, les amandes étaient le produit d'exportation agricole le plus rentable de la région, plus lucratif encore que toute la viticulture de la Napa Valley, explique une voix off, douce et maîtrisée, tandis qu'apparaît à l'écran une image d'amandiers en fleur datant du mois de février. Ils s'étendent sur des kilomètres à la ronde. Une soixantaine de millions d'arbres au total, plantés en rangées régulières. Magnifiques et stériles.

On en vient ensuite à la Chine. Dans les années 1980, un recours irraisonné aux pesticides a tué toutes les abeilles du Nord du Sichuan. La région était connue pour son importante production fruitière et les revenus de la population locale dépendaient entièrement des vergers.

Des images d'archives envahissent l'écran – des familles chinoises entières, grands-parents compris,

grimpent aux arbres pour passer sur les fleurs de petits plumeaux fixés à de longues tiges de bambou. Elles ont d'abord recueilli dans des récipients, au prix d'immenses efforts, le pollen des fleurs mâles et on les voit maintenant, juchées en équilibre instable sur des échelles, déposer leur butin dans les fleurs femelles. Je regarde, fasciné, le lent travail de ces gens. Une seule colonie d'abeilles pollinise environ trois millions de fleurs par jour.

On a pu à l'époque recourir à la pollinisation manuelle, au Sichuan, parce que la main-d'œuvre y était relativement bon marché et qu'il ne s'agissait que d'une région limitée, explique le commentateur. Mais maintenant que la CCC semble avoir définitivement touché les États-Unis, personne ne dispose d'assez de ressources pour polliniser de cette manière les arbres fruitiers de Californie. Et même si on trouvait la force de travail nécessaire, le coût se chiffrerait en milliards, alors que le cours du dollar est en chute libre. On murmure que les États-Unis ont l'intention de substituer aux peines de prison des travaux d'intérêt général dans les vergers. On recrute des volontaires à qui l'on apprend à polliniser à la main.

Il y a certes encore quelques insectes pollinisateurs sauvages qui butinent les amandiers californiens, une mouche par-ci, un bourdon par-là, mais le gros de la récolte d'amandes est perdu.

Le commentateur du reportage revient sur le phénomène de dépeuplement des ruches, baptisé *colony collapse catastrophe*, Triple-C, *BeeGone* – plus total, plus massif et plus destructeur qu'aucune des précédentes vagues de disparition d'abeilles.

Le pic de désertion des ruches du début des années 2000, connu sous l'appellation de *colony collapse*

disorder (CCD), ou syndrome d'effondrement des colonies d'abeilles, n'a jamais pu être expliqué de manière totalement convaincante par une cause unique, malgré de nombreuses théories.

On ne parle plus maintenant de syndrome, mais de catastrophe.

Les amandes.

Je me rappelle la fois, il y a huit ans, où Eero est parti pour une semaine entière en classe verte itinérante en Laponie. Je me suis retrouvé avec du temps libre à n'en savoir que faire. Sur un coup de tête, j'ai pris un charter pour Málaga et j'ai loué un vélo. J'ai tranquillement parcouru la province de Grenade, en Andalousie, dormant dans des *hostales* de village, et je suis même passé au pied des Alpujarras. Je me suis arrêté pour contempler des arbres que je ne connaissais pas, sur lesquels poussaient des fruits ovales, vert pâle et duveteux, de la taille d'un œuf. Quelqu'un m'a par la suite appris qu'il s'agissait d'amandes – dont le noyau oblong contient une délicieuse graine comestible.

Les flancs des collines étaient couverts de vieux amandiers nouveaux. Il y en avait à foison, et aux clôtures des propriétés pendait une impressionnante litanie de tristes pancartes rongées par les intempéries, peintes à la main, sur lesquelles il était écrit *SE VENDE*. À vendre. Le gagne-pain ancestral des hautes terres espagnoles ne nourrissait plus son homme depuis longtemps. Mais j'imagine la meute d'investisseurs qui sillonnent maintenant la région de village en village dans leurs quatre-quatre noirs, proposant de beaux et bons euros pour des lopins de terre arides. Les vieillards édentés et les paysannes vouûtées possèdent enfin quelque chose de précieux, de convoité, de compétitif.

Et dans les airs, joyeuse et affairée, agitant une invisible baguette de chef d'orchestre, danse notre sœur l'abeille.

D'ici que les pays méditerranéens parviennent à améliorer leur production, la traditionnelle amande du riz au lait de Noël risque d'être bientôt le produit le plus coûteux des fêtes. Et à l'instant où je pense à Noël, je me rends compte que cette association d'idées n'a pas seulement surgi des profondeurs de mon esprit, mais de quelque chose que j'ai vu du coin de l'œil par la fenêtre : une lumière bleue clignote du côté des établissements de Toivonoja, tels de violents éclairs lancés par des illuminations de Noël soudain devenues folles au milieu du soir d'août, puis j'entends au loin un brouhaha, des cris, et je comprends que la lumière vient du toit d'un véhicule de secours.

BLOG D'EERO "LA BÊTE" TOIVONOJA

RÉFLEXIONS SUR NOTRE RAPPORT AUX ANIMAUX

ALLÔ, LA POLICE?

Je suis encore une fois tombé sur une information concernant la violation ouverte et éhontée de la législation en matière de pêche à la baleine. Les contrevenants essuient avec un rire mauvais la pointe ensanglantée de leur harpon sur le papier des traités internationaux.

La viande de baleine est un produit de luxe dont personne n'a réellement besoin. Malgré la sympathie que j'éprouve pour les quelques Inuits qui pourraient vouloir perpétuer les méthodes de chasse et le régime alimentaire traditionnels de leurs ancêtres, je pense que la pêche à la baleine devrait aussi leur être interdite.

Quand des pirates menacent des navires marchands et volent leur cargaison, au large de la corne de l'Afrique, on envoie sur place des mouilleurs de mines et des navires de combat en provenance du monde entier. Pas question de laisser commettre des crimes et des délits, même si leurs auteurs sont poussés par la faim et la misère.

Mais quand on extermine des créatures marines intelligentes, uniques en leur genre et ne menaçant personne – que rien ne pourra jamais remplacer, contrairement aux biens de consommation superflus transportés par cargo –, on ne voit au grand maximum, à l'horizon, qu'un fragile canot de Greenpeace, alors qu'il y aurait de quoi mobiliser deux ou trois gros

bateaux de guerre battant pavillon des Nations unies pour crier "bas les pattes, sous peine de baignade forcée".

Qu'y a-t-il de si simple et évident à protéger des marchandises, et de si difficile et compliqué à préserver le droit à la vie d'une autre créature ?

On avance, en ce qui concerne la reconnaissance des droits de l'animal, ou plus exactement son refus, les mêmes arguments que, dans un lointain passé, pour justifier l'infériorité des races humaines autres que blanche. Ou de la femme.

Leur comportement pouvait certes rappeler, dans une certaine mesure, celui d'êtres pensants, mais on le réduisait à de l'instinct, à de l'imitation ou au désir de notre part de voir notre propre reflet dans ces créatures inférieures. Au mieux, on pouvait accepter l'idée d'une sorte de bon sauvage doté d'une certaine ingéniosité, peut-être presque d'un semblant d'âme. Mais les Noirs et les femmes n'étaient pas des êtres à part entière. Les réduire en esclavage ou les faire souffrir allait de soi, puisqu'ils ne ressentaient pas la douleur. Les plaintes s'échappant de leur bouche comptaient moins que le hurlement d'un chien battu, car ce dernier pouvait s'avérer utile, voire précieux.

Le jour viendra où les gens frissonneront d'horreur à la pensée que leurs ancêtres se nourrissaient sans scrupule d'autres espèces de mammifères, d'oiseaux et de créatures marines. Cela leur paraîtra aussi barbare et répugnant que, pour nous, l'anthropophagie de certaines peuplades primitives.

Le changement se fait progressivement. On voit apparaître au sein de la classe dirigeante des défenseurs des catégories discriminées, d'abord isolés, puis de plus en plus nombreux, et bientôt personne ne peut plus, dans un pays civilisé, dire publiquement que des êtres sensibles et pensants ne devraient pas avoir des droits et des libertés.

Aujourd'hui déjà, beaucoup de ceux qui continuent sans souci à manger du bœuf ou du porc se refuseraient à consommer de la viande de baleine, de dauphin, d'éléphant ou de singe, car leur intelligence n'est plus guère contestée. Des droits ont même été accordés, en tant qu'espèces, aux dauphins et aux grands singes, comme en Espagne, où ces derniers bénéficient depuis 2008 du droit d'exister et de n'être ni torturés ni exploités.

Je ne sais pas, en revanche, si l'application de cette loi est plus surveillée que dans le cas de la pêche à la baleine.

AJOUTER UN COMMENTAIRE (1 commentaires)

COMMENTAIRE POSTÉ PAR : **Seppo Kuusinen**

Je suis d'accord sur le fait qu'on ne devrait pas chasser les espèces menacées. Mais où placer la barre si on se met à accorder des droits aux animaux? Les droits de l'homme sont faciles à comprendre, parce que l'espèce humaine est consciente et se comporte comme telle. Les animaux sont plus proches de la machine ou du robot. Comme les ordinateurs, ils réagissent de manière complexe au monde extérieur, mais ils n'ont pas la lumière à tous les étages, si j'ose dire. Ils n'ont pas de langage, pas de science, pas d'art, pas de technologie, pas de culture. Y a-t-il la moindre preuve de leur intelligence? Où sont leurs cathédrales et leurs monuments? Les animaux ont des instincts et des réflexes, seul l'homme fait des choix.